

haine et le mépris n'étaient pas une même chose. Et des jugements à la truelle : ainsi de BHL exécutant en une demi-phrase « *les mauvais romans de Drieu, Jünger ou Montherlant* », ou de Houellebecq évacuant Barrès au titre qu'il a « *entendu dire* » que celui-ci était « *une sorte de nationaliste. Enfin, quel-qu'un de pas très intéressant* ». Ils sont bien placés, en effet, pour se plaindre de la légèreté de la critique...

Leur livre semble en tout cas arriver à point nommé pour appuyer le pamphlet de Jean Bothorel, *Chers imposteurs* (lire les extraits en page 15). Avec une surprise douloureuse pour ce qui est de Houellebecq, dont on se souvient qu'il eut du talent avant de se convertir au dieu tiroir-caisse, on entend dans *Ennemis publics* deux parfaites illustrations de l'Intellectuel de droit divin, passant son temps à juger tout un chacun mais ne supportant pas qu'on le juge ; mettant en scène sa vie privée sans aucune pudeur, mais criant à l'attentat dès qu'on le suit sur ce terrain ; prenant son nombril pour la mesure de toute chose ; vantant sa propre indifférence aux petits jeux médiatiques quand il est passé maître dans l'art d'en tirer les ficelles ; se présentant enfin en opposant au Système quand il en est un des plus solides piliers, ou l'un des mieux nourris profiteurs.

À ce titre, la question n'est pas tant « *Pourquoi tant de haine ?* », ainsi que la pose BHL dans le style inimitable qu'on lui connaît, tout d'originalité subtile et de haine du cliché, mais « *Pourquoi tant de déférence ?* » Les historiens futurs auront à comprendre pourquoi notre époque a accordé tant d'attention à un écrivain sans style qui confesse « *changer d'avis tout le temps* », et à un penseur sans pensée dont Raymond Aron disait déjà qu'il ne devait son succès qu'à « *l'absence, dans le Paris d'aujourd'hui, d'une instance critique juste et reconnue* », absence qui lui avait permis, disait le philosophe Michel de Certeau, de remplacer la réflexion par « *le matraquage et l'affirmation péremptoire* ».

Cette imposture s'explique en partie par la défaillance de la critique qui, dit Jean Bothorel, se limite trop souvent au triptyque « *sujet, verbe, compliments* » ; par l'impuissance des vrais intellectuels face au rouleau compresseur média-

tique, qui va privilégier systématiquement les « bons clients » photogéniques, au verbe haut, à la pose avantageuse, au « pitch » provocateur et scandaleux, au détriment d'écrivains et de penseurs plus pudiques et plus nuancés, et va propulser un anonyme professeur de philosophie, Michel Onfray, au rang de philosophe sans qu'il ait eu pour cela besoin de produire « *de vrais traités de philosophie* » (comme BHL reconnaît dans *Ennemis publics* n'en avoir jamais écrit). La starification médiatique fait qu'aujourd'hui, pourvu qu'on ait le bon profil et les bons appuis, on peut se dire « philosophe » sur la base de petits essais rapidement torchés, recyclage plus ou moins habile de clichés éculés (l'aterrant *Traité d'athéologie* d'Onfray), ou se dire « écrivain » en se contentant de relater, dans le style durassollersien à la mode, ses péripéties viscérales (les assommantes confessions de Catherine Millet ou de Christine Angot).

Starification qui n'empêche nullement nos imposteurs de se vivre et de se présenter comme des rebelles, des insurgés, des résistants à la culture dominante, à une pensée unique dont ils sont en réalité les postes avancés, perroquets inlassables de cet interminable « *monologue élogieux* » auquel Guy Debord résumait la société du Spectacle. Ainsi de Philippe Sollers, qui persiste à se présenter comme un « *agent secret* », un subversif, lui aussi « *hai* » au-delà de toute mesure – mais en réalité aujourd'hui encore célébré par tout jeune intellectuel voulant avoir voix au chapitre dans la république des Lettres – fût-ce pour publier des livres qui appellent à un christianisme radical. Sollers est le parfait exemple de ce « *rebellocrate* » que dénonçait Philippe Muray, « *insoumis de tout repos* » qui « *ne livre que des combats gagnés d'avance ; et si possible depuis longtemps ; des batailles remportées sous Félix Faure ou Deschanel. Il ne s'acharne que contre ce qui est assuré de perdre la partie* ». Comme le dit Houellebecq (on n'est jamais trahi que par les siens) : « *C'est son côté baromètre : [Sollers] m'attaque quand je faiblis, me soutient quand je me renforce, plus précis à lui seul qu'un régiment de grenouilles.* »

Houellebecq, lui, a un côté révélateur, au sens photographique du terme. Ainsi oblige-t-il BHL à quelques aveux,

qui sont le plus intéressant du livre : sur son côté « *touriste du désastre* » ; sur son indifférence profonde à la vérité, ce que BHL demande à une philosophie n'étant pas d'être « *vraie (comme si c'était la question !)* », mais de lui permettre de « *s'arranger de ses hantises* » ; sur les pressions qu'il exerce contre ses adversaires, allant jusqu'à la menace physique, ici pleinement revendiquée... Et puis, bien sûr, sur son narcissisme : BHL révélant qu'enfant, il passait de longues heures, dans une cabane au fond du jardin, à peaufiner son propre éloge funèbre ; qu'aujourd'hui, il en passe de non moins longues à taper son nom sur Google pour voir ce qui sortira ; que lorsqu'il embrasse la cause de tel ou tel peuple, c'est avant tout pour l'utiliser comme toile de fond de son théâtre personnel, pour « *se hisser au-dessus de soi [...] en se juchant sur des événements considérables ou, au besoin, minuscules* ».

La transparence, alibi d'une impudeur égotiste

Le narcissisme : finalement, en littérature comme en politique (le fameux impératif de « transparence » par lequel une classe politique que Jean Bothorel qualifie de « *décultrée* » justifie l'étalage grotesque de sa vie privée), tout se ramène à cela. Autrefois, le philosophe ou le romancier nous illuminait le monde, aujourd'hui il ne vise plus qu'à éclairer son nombril. D'où cette « *littérature du vécu* » que dénonce à la hussarde Bothorel, littérature de l'impudeur et du dévoilement qui n'a d'autre but que cette impudeur même, qui ne vise pas à nous apprendre quoi que ce soit sur l'humain, mais juste à combler la satisfaction égotiste d'un auteur tout à la jouissance de voir ses prurits minutieusement disséqués par ses contemporains. Face à cela, une seule réponse possible, cette moquerie prônée par Philippe Muray dans *Festivus festivus* (réédité en « *Champs essais* ») : « *Cette moquerie est la seule réponse que l'on puisse opposer à ce qui n'est pas une pensée mais un radotage de crétins sans doute tout étonnés qu'on les laisse parler depuis si longtemps et qui s'arrêteraient peut-être si chacune de leurs propositions était accueillie par un éclat de rire.* »



Ennemis publics, de Michel Houellebecq et Bernard-Henri Lévy, coédition Flammarion Grasset, 334 pages, 20 €.

L'intellectuel moderne est un « rebellocrate », un tenant de la pensée unique qui se voit comme un résistant.